

Comment écrivez-vous ?

Entretien avec André Rollin
France Culture

André Rollin : Jacques Lacarrière, écrivez-vous dans le désert ?

Jacques Lacarrière : Jamais dans le désert, non. Le désert, enfin si on le prend au sens propre, on y fait deux choses : d'abord on essaye de se protéger du vent, et ensuite, on regarde.

André Rollin : Et sur votre table de travail, il n'y a pas de sable ?

Jacques Lacarrière : Rarement, ou alors il faudrait vraiment un sirocco très fort pour venir de la Libye jusqu'en Bourgogne.

André Rollin : Comment elle est, cette table ?

Jacques Lacarrière : C'est une vraie table, une table en bois, tout à fait traditionnelle, que j'ai récupérée chez moi, dans un grenier et que j'ai passée en couleur glycine,

André Rollin : Pourquoi en glycine ?

Jacques Lacarrière : Parce que j'ai trouvé ça en réclame dans un grand magasin, et je me suis dit : je vais changer de couleur. J'avais une couleur poix, et j'ai trouvé ces couleurs glycine. Depuis, il y a pas mal de glycine dans la maison. C'est une couleur assez insolente, que je trouve assez belle, et en même temps poétique.

André Rollin : Vous changez de couleur pour chaque livre ?

Jacques Lacarrière : Non, en général je garde la même pendant un certain temps.

André Rollin : Alors qu'est-ce qu'il y a, sur cette table ?

Jacques Lacarrière : Sur la droite, il y a une accumulation de différents petits récipients dans lesquels je mets des stylos, de la colle, du scotch, et puis des tas de stylos de différente taille - des markers, des stylos à bille, à feutre. J'aime bien les stylos de couleur de toutes sortes ; à un moment j'avais même acheté des petits stylos - qu'on vend habituellement pour les enfants, mais je ne vois pas pourquoi on ne s'en servirait pas aussi - de toutes les couleurs, y compris le lilas, le vert olive, le réséda... Mais je n'écris pas souvent avec du réséda ; en général, j'écris avec des pointes bleues ou noires.

André Rollin : Pourquoi tous ces stylos de couleurs différentes, alors ?

Jacques Lacarrière : Parce que je m'en sers pour les corrections, car j'écris à la main.

André Rollin : Et comment ça se passe ?

Jacques Lacarrière : Je corrige en deux, trois couleurs. J'écris en général en bleu ou en noir, ce qui me tombe sous la main, et ensuite, je commence à corriger avec du rouge, par exemple, c'est quand même plus vicieux ; et les corrections des corrections se font en vert ; en général, c'est rare que ça aille au-delà. Donc, à droite, il y a tout ça, et à gauche, il y a différents dossiers de toute sorte, qui sont là en permanence. Sur certains, il y a marqué « urgent »

depuis six mois, et les autres sont des dossiers avec des notes, ou avec des choses à garder, comme des coupures de journaux. Sur la table, au fond, il y a des choses assez prosaïques.

André Rollin : Et au centre, vous écrivez sur quoi ?

Jacques Lacarrière : Quand un livre est tapé, et qu'il part à l'imprimerie j'en garde toujours un double pour moi, et je m'en sers comme brouillon pour d'autres. C'est à dire que j'écris toujours un livre sur le double de l'autre.

André Rollin : C'est par économie ?

Jacques Lacarrière : Non, parce que j'aime bien. Moi je n'ai aucun problème de la feuille blanche, d'ailleurs si j'en avais un, je prendrais une feuille de couleur. A ce moment-là, le problème reste le même, qu'on écrive sur du vert ou sur du rouge. Mais j'aime bien écrire sur des feuilles déjà utilisées, des épreuves, par exemple. Je reçois beaucoup de jeux d'épreuves, souvent, et je les garde. Quand j'ai un papier qui boit trop l'encre, j'écris sur leur dos.

André Rollin : Des épreuves de vos livres à vous ?

Jacques Lacarrière : Non, c'est souvent des livres qu'on m'envoie, ou quand je fais des comptes rendus dans les journaux, j'ai souvent eu les épreuves, comme ça, parfois, on m'en envoie tout un jeu. Par exemple, Marguerite Yourcenar, quand elle a fait ses grandes anthologies ; c'est très beau, pour écrire, c'est à peu près six cents pages Gallimard avec un beau papier, et donc ça fait six cents feuilles blanches, détachables, qui me servent à écrire.

André Rollin : Et ça ne vous gêne pas, d'écrire sur le dos de Yourcenar ?

Jacques Lacarrière : Non, Yourcenar, ça ne me gêne pas.

André Rollin : Vous n'avez pas un auteur de préférence, comme ça...

Jacques Lacarrière : Pour écrire sur son dos ? Actuellement, j'aurais bien aimé, peut-être, écrire sur le dos d'Alphonse Allais. Ça m'aurait inspiré davantage, dans le domaine comique.

André Rollin : Une fois que vous êtes sur le dos de cette personne, comment ça se passe ? Vous prenez un crayon ? n'importe ?

Jacques Lacarrière : Oui, quelque chose qui marque et qui reste un peu, quand même. Un feutre, et puis voilà. Mais toujours à la main.

André Rollin : Vous commencez en haut à droite, en bas, au milieu ?

Jacques Lacarrière : J'écris de gauche à droite - je ne connais pas encore bien le chinois - et j'écris normalement.

André Rollin : Votre main est posée sur la feuille ? Vous avez un sous-main ?

Jacques Lacarrière : Non, mais j'ai toujours des feuilles en dessous. Un petit matelas.

André Rollin : Quand vous écrivez à la main, vous vous arrêtez, ou c'est un seul jet ?

Jacques Lacarrière : Oh non, je m'arrête. En général, mon écriture est scindée, elle n'a pas de lien, de liaison entre les mots. Ce n'est pas une écriture continue, non. Je m'arrête très souvent.

Et je fais des corrections, qui sont souvent des renvois dans la marge, des flèches, des « ballons », comme on dirait dans les bandes dessinées, des bulles. Quand ça arrive à ce stade de gribouillis – mais il y a tout de même des pages moins chargées que d'autres -, ça donne des pages si curieuses, même si calligraphiées involontairement avec l'addition successive des encres, des bulles, des flèches, des directions, que j'ai l'impression d'être devant une sorte de peinture moderne. J'ai maintenant fait beaucoup de peintures calligraphiques aussi. J'en ai photographiées deux.

André Rollin : Pour les encadrer ?

Jacques Lacarrière : Non, mais pour les avoir. Pour avoir le négatif, parce que ces textes-là ont disparu.

André Rollin : Une fois que ces gribouillis sont terminés...

Jacques Lacarrière : Je tape la partie corrigée, et en général je recorrige la frappe, il y a au moins trois corrections, avant d'arriver au livre. Au moins.

André Rollin : Vous tapez page par page ou une fois que le livre est terminé ?

Jacques Lacarrière : En général, j'ai hâte de voir clair assez vite, au bout de cinq, six pages. J'attends rarement d'avoir plus de dix pages pour taper.

André Rollin : Et votre machine est où ? A côté ?

Jacques Lacarrière : Elle est toujours à côté. J'ai maintenant une IBM à boules, J'utilise trois caractères, avec des boules interchangeables, romain, italique, capitales. J'aime beaucoup ça. L'idéal, ce serait que je compose un jour moi-même mon bouquin à la machine. Ce qu'on pourrait faire, avec les machines électroniques. Il faut tomber, évidemment, dans les desiderata de l'éditeur mais j'aime bien composer. Alors, avec cette IBM, je compose. Mais même comme ça, il faut recorriger.

André Rollin : Ces feuilles, une fois tapées, elles vont où ?

Jacques Lacarrière : En général, je garde le double pour moi, et j'envoie le reste à l'éditeur. Je le récupère très souvent aussi après,

André Rollin : Pourquoi, il refuse ?

Jacques Lacarrière : Non, mais simplement, je récris dessus. Je suis pour le recyclage du papier. D'ailleurs j'écris parfois aussi sur du papier recyclé, que j'achète de préférence à d'autres quand je n'ai pas besoin d'un papier raffiné. Je suis écologiste même dans ma façon d'écrire.

André Rollin : Toute cette réserve, où elle est ?

Jacques Lacarrière : Chez moi, dans mon grenier, ou dans une bibliothèque annexe aménagée dans une grange.

André Rollin : Dans le désordre ?

Jacques Lacarrière : Pas du tout, c'est trié.

André Rollin : Par sujets ?

Jacques Lacarrière : Non, pas du tout, simplement les papiers sont là. Ils sont de côté. Je ne les jette pas, voilà. Je jette des tas de choses, mais jamais le papier.

André Rollin : Vous numérotez vos pages, vous les datez ?

Jacques Lacarrière : Les pages sont numérotées au fur et à mesure de l'écriture, c'est tout. Mais comme je retape au bout de dix pages, je recommence toujours à 1, Ce qui fait que j'ai très peu de manuscrits qui dépassent le numéro 20, parce qu'après je recommence à 1 avec la nouvelle frappe.

André Rollin : Pour vous mettre à l'écriture, c'est à quelle heure ?

Jacques Lacarrière : J'écris en général le matin, et c'est tout. Pour prendre un exemple, vous avez là sur la table un livre, que j'ai écrit en deux mois et demi de 5 à 9 heures du matin. Ou 10 heures au maximum. Et à 10 heures, ma journée était finie : sur le plan de l'écriture, je ne pouvais pas aller au-delà. L'expérience m'a montré depuis des années qu'on peut passer dix heures devant une page, et parfois ça ne sert à rien. Il y a à peine une demi-heure d'écriture réelle et effective.

André Rollin : Comment ça se passe ? Vous mettez votre réveil à 5 heures ?

Jacques Lacarrière : Pas l'hiver. En général, j'essaye d'écrire avec le lever du soleil.

André Rollin : Vous passez automatiquement à votre table d'écriture

Jacques Lacarrière : Je vais d'abord me faire du café, puis je monte mon café dans mon grenier - ou plutôt un colombier que j'ai aménagé (il était à mon grand-père, qui était menuisier) ; ce grenier donne sur la forêt et sur la cour de la maison, et je l'ai arrangé entièrement pour écrire. Donc, je monte là-haut - il y a une échelle de meunier qui y mène -, je pose mon café sur la table, et voilà. Et parfois, je ne fais rien.

André Rollin : Vous regardez le café ?

Jacques Lacarrière : Je suis censé écrire, mais je suis là... J'aime bien être là. Il y a plein de choses aussi, dans le grenier : des petits objets rapportés de voyage, des souvenirs, des fossiles, une mésange empaillée. Il y a quand même un lit, qui me permet de travailler tard le soir, si j'en ai envie, sans déranger personne, et qui sert souvent aussi aux amis ; il y a la machine à écrire, il y a un certain nombre d'objets, des dossiers ; et puis il y a aussi une télévision. Je suis dans un terrier plus que dans un terroir - un terrier sur pilotis, qui domine.

André Rollin : Vous vous enfermez dans ce grenier ?

Jacques Lacarrière : Je ne m'enferme pas : il n'y a qu'une simple trappe pour y accéder, tout le monde peut venir. Et il y a une échelle pour y grimper.

André Rollin : C'est agréable, le matin, de commencer par grimper à une échelle ?

Jacques Lacarrière : Oui, absolument. D'ailleurs, l'échelle me protège de la curiosité de l'inutile, des gens qui n'ont pas le courage de la monter. Donc, il faut passer par l'échelle. Et ça, je tiens à le conserver. Je pourrais mettre un escalier plus commode, mais je tiens à mon échelle de meunier ; je me dis romantiquement que c'est un peu, aussi, comme quand on

monte aux agrès sur un bateau : c'est un moyen tout simple. Après tout, dans ce grenier, on y vapas tout le temps. Mais je suis plus souvent seul qu'avec des amis, là-haut.

André Rollin : Elle a combien d'échelons, cette échelle ? Elle est grande ?

Jacques Lacarrière : Elle n'est pas très grande : elle fait la valeur d'un étage - douze échelons.

André Rollin : Pas de musique, pas de téléphone, pas de bruit ?

Jacques Lacarrière : Je n'ai pas de musique, mais j'ai le téléphone. Sinon, je serais obligé de descendre l'échelle, puis encore un autre étage, pour arriver au téléphone, qui est au rez-de-chaussée ; et là, c'est vraiment un exercice trop périlleux.

André Rollin : Et ça ne vous gêne pas, le téléphone, pendant l'écriture ?

Jacques Lacarrière : Non. Moi, je peux m'interrompre n'importe quand. D'abord, ça ne me gêne pas, et de toute façon on me téléphone rarement entre 5 h et 9 h du matin. Et après, c'est tout de même grâce au téléphone que je peux vivre à la campagne avec cette liberté-là. C'est la seule contrainte, mais sans laquelle j'aurais du mal, tout de même, à pouvoir travailler, correspondre et communiquer. Le téléphone est une nécessité - la seule, vraiment la seule : même la voiture, on pourrait s'en passer à la limite, en vivant dans un village ; le téléphone me permet d'être totalement indépendant toute l'année en restant en contact avec mes éditeurs, par exemple - enfin, il n'y a pas seulement eux, heureusement.

André Rollin : Pour monter dans le grenier, vous avez un accoutrement spécial ?

Jacques Lacarrière : Non. En général, je m'habille normalement et je commence la journée. J'avais vu une fois au salon de l'équipement de bureau, un bloc-notes lumineux pour noter ses idées la nuit. C'était pour les PDG, pas pour les écrivains ! Je me suis dit : encore, quand on écrit, ça peut être très satisfaisant d'avoir des idées la nuit, mais quand on est président directeur général d'une société, s'il faut en plus, la nuit, penser à son travail, c'est cauchemardesque.

André Rollin : Donc vous ne prenez pas de notes en dehors de votre grenier ?

Jacques Lacarrière : Si, quand je me balade, quand je voyage. J'ai toujours un petit carnet avec moi.

André Rollin : Quand vous marchez, par exemple...

Jacques Lacarrière : Quand je marche, oui. Mais pas en marchant, jamais - sinon, il y aurait des incidents. Non, mais le soir, ou n'importe quand. L'avantage de la marche, c'est la liberté : on s'arrête n'importe où pour écrire un moment ; on passe près d'un ruisseau, on s'arrête, c'est agréable ; ou le soir, dans un café - n'importe où. Ce sont des notes, c'est un journal, des réflexions, des impressions, c'est tout un matériel, mais ce n'est pas l'écriture elle-même. Et j'essaye - ce n'est pas toujours facile - de garder toujours l'équivalent d'une après-midi pour le rêve à l'état pur : c'est-à-dire pour ne faire rien d'autre que réfléchir, me promener. En principe, ce qu'on appelle ne rien faire et qui est un vide absolument fécond et fertile pour l'écriture. Ne pas se dire : il faut absolument faire ceci ou cela - tant pis, l'urgent passe après.

André Rollin : Alors là, sans carnet, sans rien ?

Jacques Lacarrière : Sans rien, ou bouquiner.

André Rollin : Et le mot « fin », vous l'écrivez avant d'avoir terminé ?

Jacques Lacarrière : Je n'ai jamais mis le mot « fin » nulle part. Je ne sais même pas si on ne le met jamais dans les livres, d'ailleurs. Dans les livres, il n'y a jamais marqué que c'est la fin : ça se voit, puisqu'il n'y a plus rien après.